

boasts or unofficial titles in the second century A. D. amongst doctors and philosophers. Agathocles indeed, like Galen, could have been both, if he is equated with the homonymous doctor in Lucian, *Catapl.* 6.

In cutting Agathocles down to size, Demonax showed that, despite Tod, at least one Greek was alert to the illogicality of the formula. Moreover, in these circumstances, it is nice to reflect that Demonax was the first but not the only one to make the point. Many centuries later, the Byzantine *savant* Michael Italicus⁴⁾ commended the medical man Leipsiotes as *πρῶτος καὶ μόνος*, immediately adding the pre-emptive *καὶ μὴ μοι τοῦτο πρόφερε· εἰ πρῶτος, πῶς μόνος; καὶ εἰ μόνος, πῶς πρῶτος*; we are left with the strong impression that both title and joke were common in later Roman and Byzantine intellectual circles,⁵⁾ thereby justifying Duffy's explanation of *μόνος* as a medical title against earlier critics who preferred to change the texts.

À propos de IG, VII, 3377, 6 *ιουῖω*

Par JULIÁN MÉNDEZ DOSUNA, Salamanca

1. On sait que, dans les inscriptions béotiennes à partir du milieu du III^e siècle a.-C., à une exception près qui sera signalée plus bas, après consonne apicale (*τ, θ, δ, ν, λ, σ*), il y a un flottement entre les graphies *ου* et *ιου*: ainsi, *τιούχα* (att. *τύχη*), *θιουγατέρα* (att. *θυγατέρα*), etc.*)

2. Tout récemment, W. Blümel a proposé de voir dans ce phénomène le développement d'une semi-voyelle palatale [y] ([+ haut, — arrière]) comme une sorte de transition entre deux sons de

⁴⁾ *Ep.* 32, ed. P. Gautier (Paris, 1972), pps. 204–5.

⁵⁾ Michael, of course, could very well have known the *Demonax* passage, albeit Gautier has no comment, nor does he register it as a Lucianic inspiration. Michael, like his educated contemporaries, was familiar with Lucian; Gautier, *Ep.* 43, p. 266, registers a debt to *Lexiphanes* 2. However, Michael's language in the present passage suggests that the joke was as commonly used as the title that provoked it.

*) Je dois exprimer toute ma gratitude à Hervé Herzog pour des corrections grammaticales et stylistiques.

valeurs opposées: une consonne coronale ([— haut, — arrière]) et la voyelle [u] ([+ haut, + arrière])¹.

Bien qu'il utilise la notation de la Phonologie Générative, Blümel reprend en fait une hypothèse qui remonte au moins à E. Beermann²).

Toutefois, la valeur explicative de cette interprétation ne nous semble pas évidente. À l'appui de son hypothèse, Blümel invoque des exemples tels que angl. mod. *duke* [dyu:k] 'duc'. Or, le prétendu parallélisme entre les faits du béotien et ceux de l'anglais se révèle sans fondement, d'abord d'un point de vue historique: comme nous l'a fait remarquer W. S. Allen (*Vox Graeca*², p. 65, n. 3), la séquence [yu:] dans *duke* est l'avatar de la voyelle [ü:], qui a été introduite en moyen anglais à travers des emprunts au français et s'est confondue de bonne heure avec les aboutissements des diphthongues [iu], [eu]. Il s'agit d'une évolution assez complexe [ü:] > [i:u] > [iu] > [yu:]. Que cette altération n'a pas été conditionnée par la consonne précédente comme dans le cas du béotien, ressort d'exemples tels que *cube* [kyu:b] 'cube'.

Ensuite, dans plusieurs dialectes de l'anglais (dans les parlers du sud et du centre d'Angleterre, mais surtout en Amérique du Nord), on constate que, outre l'absorption de yod après palatale, *r* et consonne + *l*, assez répandue en anglais, la séquence [yu:] devient [u:] après consonne apicale, mais se maintient intacte après les consonnes labiales et vélares: cf. *duke* [du:k], *new* [nu:] 'nouveau', mais *cube* [kyu:b], *few* [fyu:] 'peu de (comptable)'³). Ces exemples-là nous montrent justement l'évolution inverse de celle qu'on a imaginée pour le béotien mais qui a des parallèles dans les deux autres dialectes du groupe éolien: par exemple, thess. *Δεμάτρον* (att. *Δημητρόιον*), *γυμνασσαρχείσαντα* (att. *γυμνασιαρχήσαντα*), lesb. *πέροχος* (att. *περοχος*), etc., avec absorption de yod et gémation secondaire.

3. Pour en revenir au problème des graphies béotiennes, C. D. Buck a suggéré la possibilité d'y voir un véritable changement

¹) W. Blümel, *Die aiolischen Dialekte. Phonologie und Morphologie der inschriftlichen Texte aus generativer Sicht*. Göttingen 1982, p. 48-49.

²) E. Beermann, "De dialecto Boeotica", *Curtius' Studien zur griech. und lat. Grammatik IX*, Leipzig 1876, p. 57: "[sonus j] quasi conciliat ov vocalem consonis antecedentibus". Voir aussi F. Bechtel, *Die griech. Dialekte I*, p. 243-244; M. Lejeune, *Phonétique*, p. 40; etc.

³) J.C. Wells, *Accents of English: 1. An Introduction*, Cambridge 1982, p. 207.

phonétique [ü] > [yu], comparable à celui de l'anglais qu'on vient de commenter⁴). À part les arguments qu'on a déjà avancés contre cette interprétation, il faut aussi considérer que la diphtongaison est un changement inconnu dans la phonétique du grec, dont la tendance à la réduction des diphtongues est bien nette.

4. Pour G. P. Shipp⁵), *ιου* serait un essai de graphie d'une voyelle [ü(:)]. Cependant l'interprétation de Shipp se heurte à deux obstacles: a) On a du mal à comprendre pourquoi le béotien aurait-il besoin d'introduire une telle graphie pour noter une voyelle qui pouvait être rendue par le signe *υ*. C'est le signe *υ* qui reproduit à partir du III^e siècle dans les inscriptions béotiennes la voyelle [ü:] résultant de la contraction de *οι*. b) On ne saurait expliquer pour quelle raison l'hypothétique voyelle [u(:)] ne serait notée *ιου* qu'après dentale. Comment donc expliquer la manque d'exemples comme ***Πιουθίω*, ***χριουστόυ* (att. *Πυθίου*, *χρυσίου*)?

Traditionnellement on a cru reconnaître un exemple de *ιου-* au lieu de *ου-* en position initiale dans la forme *ιουιῶ* (att. *υίοῦ*), qu'on relève dans un acte d'affranchissement de Chéronée (II^e siècle a.-C.), IG, VII, 3377, 6⁶). Si l'on en juge par cette attestation, on serait obligé d'admettre que *ιου* — quelle que soit l'interprétation de cette graphie — est le résultat d'une altération de la voyelle [u(:)], qui s'est produite dans n'importe quel contexte.

Toutefois, à notre avis il s'agit d'un témoignage contestable. D'abord ce serait le seul exemple béotien de l'évolution *ου-* > *ιου-*. Mais surtout le substantif *ιουιῶ* est précédé par *τῶ*, le génitif sing. de l'article, dont on connaît bien la nature proclitique. Phonétiquement, il n'y a donc qu'un seul mot.

Il est raisonnable de penser que la forme *ιουιῶ* repose sur une "évolution" régulière de *οιῶ* mis en contact avec *τ* à la suite d'une élision de l'article: *τῶ οἰῶ* > *τ' οἰῶ*⁷) > *τ' ιουιῶ*. Si le graveur de notre affranchissement a préféré une *scriptio plena* *τῶ* pour l'article — sans se rendre compte qu'il a introduit une certaine contradiction entre la forme *ιουιῶ* et son environnement phonétique —, c'est que les inscriptions ignorent le plus souvent, on le sait, les formes dites *allegro* et les faits de *sandhi*. Cependant il n'y a pas

⁴) C. D. Buck, *Greek Dialects*³, p. 24. Cf. aussi L. Ahrens, *De Graecae linguae dialectis* II, Göttingen 1843, p. 519.

⁵) G. P. Shipp, "YOY = Y in Modern Greek", *Glotta* 43 (1965), p. 302-316, esp. p. 308-309.

⁶) Déjà R. Meister, *Die griech. Dialekte* I, Göttingen 1882, p. 235.

⁷) Cf. *SIG*³ 1259b (Athènes, ca. 400 a.-C.), 1. 4 *θλιῶι*.

de doute que l'élosion de l'article était dans la langue parlée un phénomène plus fréquent que ne le font apparaître les documents épigraphiques. À cet égard, on trouve un témoignage instructif dans un catalogue de magistrats trouvé à Halai en Locride Orientale, *AJA* 19 (1915), n° 3 (milieu du III^e siècle, époque de domination béotienne), qui présente les formes élidées *το'αροῖ* (l. 16) et *τ' ἀπολόγοι* (l. 19–20)⁸.

5. Jusqu'ici, on a soigneusement évité d'indiquer l'esprit rude dans *ιουιῶ*. Comme J. Taillardat l'a montré de façon pertinente (*RPh* 40 (1966), p. 72), une autre inscription béotienne, à savoir l'inventaire sacré de Thespies, *SEG* 24. 361 (Chorsiai, 386/380 a.-C.), qui note systématiquement l'aspiration initiale (*H* = *h*- ou *hē*-), écrit *υδρῆλαι* (l. 8) sans *h*-. Cela s'accorde bien avec les formes *οὔλη*, *οὔδωρ* (avec l'esprit doux, att. *ῥλη*, *ῥδωρ*) qui nous ont été transmises comme béotiennes par Eustathe (23.20).

Nous sommes persuadé qu'il existe un lien entre ce phénomène et les hésitations qu'on constate dans les documents béotiens à propos de la notation de *hw*- (< **sw*-)⁹. On rencontre des faits analogues dans les parlers voisins du Nord-Ouest (delphique, locrien occid., étolien). Nous avons cherché à montrer ailleurs¹⁰ que tous ces faits nous indiquent très probablement qu'au nord du golfe de Corinthe *hw*- et *hu*- ont dû évoluer pour aboutir à quelque chose comme *φ(w)*-, *φu*-¹¹). Mais l'incertitude qui entoure les attestations nous interdit de porter un jugement définitif.

6. Quant aux graphies béotiennes *τιούχα*, *θιονγατέρα*, etc., la seule interprétation qui nous semble satisfaisante, est celle de W. S. Allen¹²). Tandis que dans l'ensemble des parlers grecs les consonnes apicales avaient un point d'articulation dental, en béotien elles auraient été articulées plutôt dans la région alvéolaire ou prépalatale. C'est à cette différence d'articulation qu'on devrait

⁸) Il s'agit probablement de datifs sing. "brefs" en *-οι* (att. *τῶ ἱερῶ*, *τῶ ἀπολόγῳ*) plutôt que de nominatifs pluriels. Voir le commentaire de l'éditrice H. Goldman, *ad loc.*

⁹) Voir W. Blümel, *o.c.*, p. 83–84.

¹⁰) J. Méndez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal* (à paraître).

¹¹) Indépendamment, en pamphylien, dans la grande inscription de Sillyon (Cl. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, n° 3; 1^{re} moitié du IV^e siècle a.-C.), on lit *υιάρ* (att. *ῥπέρ*) sans aspiration à côté de *ηυαροῖσι*, *ἡἔνόταισι*, *ἡἕκαι*, etc. La psilose de l'article *υ* (att. *δ*), l. 13, pourrait s'expliquer par son caractère proclitique.

¹²) W. S. Allen, *Lingua* 7 (1958), p. 117 et *TPhS* 1973, p. 113.

attribuer le résultat $\tau\tau$ auquel ont abouti en béotien les groupes $*k^w(h)y$, $*k(h)y$, $*t(h)y$ et $*tw$ du grec commun, évolution assez rare par rapport au plus répandu $\sigma\sigma$.

Des graphies comme $\tau\acute{\omicron}\acute{\upsilon}\chi\alpha$ viseraient à noter l'impression auditive — proche de celle d'une palatale — que produisaient les consonnes apico-alvéolaires du béotien devant la voyelle postérieure [u(:)]. C'est de manière tout à fait analogue qu'un Espagnol sans notions de phonétique identifie volontiers le [t̪] alvéolaire de l'anglais *tap* 'robinet', *top* 'sommet' avec son propre [t] dental. Par contre, il entend angl. *two* [tu:] 'deux', où le [t̪] a une articulation un peu plus en arrière, comme [č̪u].

Etruscan Elements in a Thracian Inscription?

By VLADIMIR E. OREL, Moskau

The famous Ezerovo inscription on a golden ring traced back to the Vth century B.C. is believed to be definitely Thracian by many eminent scholars, cf. various opinions summarized by Detschew (1957, 566ff.) and Schmitt-Brandt (1967, 47ff.). First described by Filov (1912–1913), this inscription gives rise to doubt as far as the division into words (to say nothing of their meanings) is concerned. Nevertheless, some segments are identifiable, e.g. the beginning of the inscription *POAIE* is usually compared with Thracian name *Ῥώλης* used by a Dacian chief (Dio 51, 24, 7; 26, 1)¹.

The Ezerovo inscription contains a sequence of letters *APAZEA* which is, since P. Kretschmer²), treated as a separate word connected with Thracian *Ἄραζος πόλις πρὸς τῷ Πόντῳ* — — τὸ ἐθνικὸν Ἀράζιος (St. Byz. 108, 13). Detschew (1957, 21) adds here a Phrygian place-name *Αραση* (cf. Sundwall 1913, 54). *APAZEA* also has a striking correspondence in Etruscan where one finds a name *araziia* (TLE 24) in a sequence *ni araziia laraniia* which forms a rhyme in *iia* curiously repeating a rhyme in *-EA* of the Ezerovo inscription

¹) P. Kretschmer, Glotta, 1914, Bd. 6, 74ff.

²) Glotta, 1915, Bd. 7, 86ff.